

Initiales



Emmanuel Chesne

*“I'm not here, this isn't happening.
I'm not here. I'm not here.”*

Radiohead

Nous sommes le 12 février 1990 à la station Étienne Marcel. Il est 18h 37 quand Franck Brissonnet entre péniblement dans une rame de métro déjà surpeuplée. Le mouvement de la foule le porte contre le pilier de métal sur lequel s'agrippent des mains avides d'équilibre. Là, coincé entre un pardessus humide et un parfum usé par la journée, il peut apercevoir, en penchant légèrement la tête vers la gauche les gros titres d'un quotidien sportif, dont le propriétaire parvient à tourner les pages sans les chiffonner, ce qui est impressionnant. Son regard se dirige vers le fond du wagon. Un jeune homme d'une vingtaine d'années s'y tient debout, la tête appuyée contre la paroi, sous le signal d'alarme. Sur ses oreilles, on distingue deux tampons de mousses réunis par un demi-cercle de plastique qui semblent le séparer de la foule.

Il s'appelle Pierre. Il est monté à Châtelet et doit descendre à Simplon pour rejoindre en quelques rues l'appartement qu'il partage avec sa petite amie. Il arrive de province. Si la cohue des heures de pointe ne lui est pas familière, il n'en est pas pour autant surpris. Son visage est assez rouge, et sa tête se balance au rythme de la musique et des stations qui défilent. Il rentre chez lui.

Strasbourg St-Denis apporte une nouvelle livraison de Parisiens dans le wagon et, poussé par la cohue, Franck se rapproche de lui et reconnaît le violon de John Cale qui grince au-delà des écouteurs. Les Stooges chantent “We will fall”. L'ironie de la chanson lui arrache un sourire. Car, si on y réfléchit, ils sont tous debout dans ce wagon, et dans l'impossibilité même de tomber. C'est ce que paraît remarquer le jeune homme quand le métro redémarre. Franck note un changement sur son visage. De fines gouttes de sueur perlent sur son front et ses joues pâlissent. Ce dont il n'avait pas conscience jusqu'à présent lui semble un peu étrange, voire oppressant. Pierre vient de prendre la mesure de sa situation. Coincé entre un siège remonté, une paroi métallique et quelques inconnus, il ne peut pas tomber. Peu importe l'urgence de la chute, quand bien même sa vie en dépendrait, il ne pourra que rester debout. Dès lors, la foule devient une menace. Il déglutit péniblement et regarde autour de lui, compte les stations qu'il lui reste à parcourir, essaie de respirer profondément. Il se sent mal, lutte contre l'envie de descendre. Avec horreur, il se rend compte que si tomber est impossible dans ce wagon, rien ne pourra l'empêcher de vomir. En un spasme, il mesure la gravité de la situation. Comment stopper la nausée, comment éviter d'asperger toutes les personnes alentour, comment survivre au dégoût qu'il va susciter chez les victimes innocentes de sa faiblesse ? Il tente de se raisonner, mais n'est pas armé pour faire face. Rien dans sa vie ne l'a préparé à affronter une telle épreuve. L'image de la honte se répand, la panique s'empare de lui et sa seule issue est la fuite.

À Château d'Eau, Franck le voit qui tente de bouger de sa place avant de se raviser, d'essayer de se rassurer. Tenir encore

un peu, se dit Pierre, au moins jusqu'à la prochaine station, il faut bien que je rentre. La sonnerie retentit, les portes se referment lentement, compressant sans états d'âme les morceaux de voyageurs qui dépassent. Son chemin de croix se poursuit, il lui reste encore six stations. Au moment où le métro redémarre, il s'aperçoit que, de sa place, s'il ne peut pas tomber, il aura également beaucoup de mal à sortir, dès lors s'échapper du wagon devient vital. Pour tenter de se distraire, il murmure la musique qui défile sur la cassette. Le temps de la bande magnétique et le sien sont liés. Il se dit que lorsque le groupe aura fini de jouer, il sera dans la rue de Clignancourt. Mais les Stooges sont lents aujourd'hui. "We will fall" se termine à peine... "No fun" commence quand le train s'arrête sur le quai de la gare de l'Est. Les portes s'ouvrent et, dans un déluge de "pardon excusez-moi", il se rue vers la sortie. Franck le perd de vue et le métro repart.

Assis sur un des bancs, Pierre savoure ce moment de calme. Autour de lui, les gens attendent une nouvelle rame mais pas lui. Il sort la cassette de son walkman et fouille dans son sac pour en prendre une autre. Il se ravise, passe la main dans ses cheveux. Il se sent mieux, la crise est passée. Tout compte fait, il n'est pas pressé. Pour la première fois de sa vie, il goûte le plaisir d'un présent apaisant, sans l'idée de ce qui vient après.

Il laisse passer plusieurs trains, trop bondés à ses yeux, heureux d'avoir le temps de décider quand il sera prêt pour rentrer chez lui.

Il glisse une nouvelle cassette dans l'appareil et prend le premier album des Thugs en marche. "Road closed", il bat la mesure avec le pied. Ses semelles frappent le sol de la station

qui se vide doucement et sa tête oscille d'avant en arrière. Il ferme les yeux et pense à ce qu'il va raconter à sa petite amie en rentrant. Il est presque heureux de sa mésaventure qui va lui redonner la parole dans ce couple silencieux. Le groupe lui chante "I'm so bad". À la fin de la chanson, il se lève et s'approche du quai. "Mad train" commence quand il monte dans le wagon, un sourire aux lèvres.

Un voyage sans histoire le mène rapidement à Simplon. Il a arrêté la musique, gardant son morceau préféré pour marcher dans les rues. Il essaie à peine de comprendre ce qui s'est passé, de découvrir le pourquoi cette crise d'angoisse alors que ce n'est pas la première fois qu'il emprunte cette ligne à cette heure. Mais la pensée de sa petite amie chasse toutes ses réflexions. Il s'imagine faisant l'amour avec elle, comme au début de leur relation quelques mois plus tôt, comme si le temps n'avait pas existé pour eux, comme s'ils n'avaient pas changé l'un pour l'autre depuis leur rencontre.

Alors, Pierre va monter les marches et sortir sur le boulevard Ornano. Il remettra la musique en route. Il écouterait "Where is the party ?" en accélérant le pas. Il va taper le code de l'immeuble, la tête pleine de désirs et ne fera pas attention au changement de morceau qui se produira dans l'escalier. "Lost fight" aura commencé quand il ouvrira la porte. Ce soir, sa petite amie va le quitter pour un autre.

Quinze ans plus tard, il en garde encore l'angoisse profonde d'être malade en public.



L'ordinateur allumé ronronne sur le canapé. A côté, un livre ouvert attend silencieusement. Pierre s'assoit entre les deux, indécis. Le son du ventilateur se fait plus insistant. Quand la machine appelle, il est difficile de résister. Derrière la connection internet, un univers attend qu'on le visite. Des phrases, des images, des gens, un voyage... Mais Pierre n'a pas envie de découvrir le monde. Il n'a pas d'envies précises. Lire, ne rien faire, boire du café, se perdre dans la contemplation de soi. Pourtant, il prend le portable sur ses genoux. Comme vaincu, il lance le navigateur internet et commence à surfer. La chaîne hi-fi hurle "Bored", un vieux titre des Deftones. Le son est trop fort mais Pierre n'a pas envie de baisser le volume. Certains sentiments ne se murmurent pas. Le temps s'écoule au gré des kilobits qui vont et viennent, il ne lui semble même pas long, il existe à peine. L'ennui peut se mesurer en octets.

Vient ensuite le temps du livre. Un roman sur un homme qui veut être écrivain pour sortir de la misère. Pierre se dit que s'il était écrivain, il ne s'ennuierait plus de la même manière. Il pourrait penser à ses histoires, se les raconter pour occuper ses temps libres. Et puis, être écrivain, c'est mieux que cadre dans une banque. Seulement voilà, Pierre n'a pas d'histoire à

raconter. Il mène une vie de célibataire épanouie par les amitiés. Une enfance heureuse sans traumatisme à exploiter, un boulot peinard, bien payé et un canapé confortable sur lequel il profite doucement d'un dimanche à ne rien faire. Serait-il plus inspiré s'il était seul au monde, sans argent, si sa survie dépendait de sa capacité à produire des livres ? Mais peut-on produire des livres ?

Il se frotte les yeux, se lève pour changer de disque et se dirige vers la cuisine pour préparer du thé. Il sort une tasse et y jette un sachet. Tandis que le son de la bouilloire se mélange à la musique, Pierre regarde ses mains. Sa silhouette se découpe sur un mur de casseroles et d'épices colorées, sa tête semble aimantée par la tasse de thé qui fume. Il est captivé par ses doigts petits et fins aux ongles courts qui se découpent sur le carrelage du plan de travail. Il les serre, les écarte et les rapproche encore. Pour la première fois, il remarque que les bouts de son index et son majeur droit ne se touchent pas. C'est à cause du massif anneau d'or qu'il porte. Le bijou flotte autour de son index et semble fendre sa main en deux. La bague est trop grande pour lui. Inconfortable, elle gêne ses mouvements. Pierre contemple le vide entre ses doigts et ses pensées se laissent glisser au travers.

Quand il revient dans le salon, la tasse de thé à la main, il éteint l'ordinateur et s'installe dans le canapé. Le bruit humide de la rue s'infiltré par les fenêtres. Il boit une gorgée et de la fumée se dépose en buée sur ses lunettes. Pierre ne remarque pas sa vue qui se trouble. Perdu dans ses pensées, il ne regarde rien. Quand il revient à la réalité, il sourit de sa promenade, met un disque et allume une cigarette. PJ Harvey chante "to bring you my love" et il se dit qu'il pourrait écrire l'histoire de la bague.



“J'imagine un jeune couple qui se promène dans les rues d'une petite ville. Elle porte une robe et un chapeau blanc, lui un costume sombre. Ce doit être un dimanche, les usines sont fermées et ils profitent de cette courte pause que le patron leur offre sur ordre de Dieu. L'homme marche silencieusement, sa femme lui tenant le bras. Ils sont proches mais ne se le disent pas. La guerre rend les hommes silencieux. La guerre leur a pris quelques années, des années passées l'un sans l'autre, des années vécues dans la douleur d'être séparés. Ils ont vécu la guerre chacun de leur côté mais n'en parlent pas. La souffrance est égoïste, il est difficile de la partager. Et puis la guerre est passée, à quoi bon parler du passé.

L'homme s'arrête un instant devant la vitrine éclairée d'un bijoutier. Il regarde les montres, les colliers, d'un oeil distrait, puis les bagues, avec un peu plus d'attention. La jeune femme rêve du bijou que son mari souhaite lui offrir, puis se reprend devant le prix à payer, trop élevé sans doute pour une coquetterie dont elle peut se passer. Peut-être s'en veut-elle un peu de vouloir un bijou quand ils n'ont pas encore de maison. Grand-mère reste silencieuse et attend.

Il m'est difficile de les imaginer tous les deux, jeunes, se promener en amoureux, moi qui ne les ai vu s'embrasser que lors des anniversaires de mariage, quelques baisers furtifs concédés à la demande générale. Pourtant malgré cela, je n'ai aucun doute sur l'amour qu'ils se portent.

La bague qui attire le regard de mon grand-père n'est pas un cadeau pour sa femme. C'est un anneau d'or gravé d'initiales, une bague pour homme. Il se verrait bien porter un anneau tel que celui-là à sa main droite pour les grandes occasions. Pour équilibrer la fine alliance qu'il porte à son annulaire gauche. Pour exister dans l'or, récompenser sa main qui travaille ou simplement pour montrer à son

père qu'il a fini de grandir, qu'il n'est plus un fils mais un homme, abouti, construit, signé de la main du bijoutier.

Mais pourtant, quand sa femme lui demande ce qu'il regarde, il ne répond pas vraiment, reste évasif. Rien de particulier, dira-t-il, c'est qu'un de ses collègues s'est offert une chevalière, c'est pour ça qu'il les regarde... – Tu aimerais en avoir une ?

– Non, c'était juste pour voir à quoi ça ressemble et puis, nous avons une maison à construire.

Ses désirs sont aussi muets que des années de guerre. Comme si désirer quelque chose c'était avouer une faiblesse de caractère.

Plus tard, ils repasseront devant la bijouterie et le manège durera jusqu'à ce qu'elle finisse par comprendre. Comprendre ce qu'il ne peut pas lui dire. Sans doute lui achètera-t-elle la bague gravée pour un anniversaire. Du moins, c'est ce que j'imagine."



M. Durbant n'est pas invité à la fête, c'est la fête qui s'est invitée chez lui. Assis sur son canapé, il regarde autour de lui. S'il pousse la table du salon, roule le tapis et recule la télévision, il aura assez de place pour danser. Il hésite. Doit-il enlever ses pantoufles et chausser la paire de tennis qu'il utilise pour courir ? Passer son jogging et un tee-shirt trop grand ? Il n'est pas bon danseur mais il peut bouger ses bras autour de son corps en regardant ses mains faire des arabesques. Il a vu des jeunes le faire au milieu des champs dans un reportage sur les nouvelles drogues. M.Durbant s'interroge. Est-ce raisonnable de marteler le sol de ses pieds pour suivre le

rythme et donner à ses voisins du dessous un aperçu de ce qu'il endure depuis cinq heures ?

Il relit la lettre qu'il a trouvée dans sa boîte il y a deux jours. Ce petit mot le prévenant qu'on allait fêter un anniversaire lui a menti. Il ne parle pas des vibrations qui menacent son lustre, de la musique qui suinte du plafond, des éclats de voix dans l'escalier, des portes qui claquent et des verres qui tombent. Il est presque deux heures du matin et M. Durbant désespère d'entendre enfin "happy birthday to you".

Il tourne en rond chez lui. Il est fatigué et veut dormir. Il faut en finir avec l'attente. Il monte l'escalier et frappe chez le jeune homme qui habite au-dessus. La porte s'ouvre mais ce n'est pas lui qui l'accueille. Personne ne l'accueille, la porte s'est ouverte, c'est tout. Il s'avance dans l'entrée.

L'appartement déborde de monde. Les faibles lumières lui permettent tout juste de distinguer une masse informe au milieu de la pièce. On dirait une amibe se déplaçant dans une goutte d'eau. En se rapprochant, il se rend compte qu'elle est constituée de gens qui dansent. L'amibe en avale certains, en recrache d'autres qui sont projetés sur des trajectoires aléatoires, vers la table où sont posées les bouteilles. L'un d'entre eux percute une conversation pour la faire voler en éclats. L'amibe absorbe un par un les invités qui se sentent isolés. M. Durbant repère très vite le dompteur de l'amibe. Le deejay, c'est le nom qu'on lui donne quand il demande, se tient debout derrière deux platines et porte un casque autour du cou. Il lui demande de baisser le volume mais l'autre hausse les épaules en secouant la tête. Il n'entend pas.

M. Durbant fait le tour de l'appartement et aperçoit enfin

son voisin assis sur un canapé. Le jeune homme est absorbé par la jeune Antillaise qui se tient à côté de lui. Il a l'air heureux, beaucoup plus heureux que lorsqu'il le croise le matin dans les escaliers. M. Durbant hésite à le déranger. Puis il s'approche de la table, se sert un verre et engage la conversation avec un étudiant en histoire. Quitte à ne pas dormir, autant en profiter.

Sur le canapé, Pierre n'a rien remarqué. Il vient tout juste de rencontrer Cécile.

La musique couvre ce qu'ils se disent, leurs corps se rapprochent pour s'écouter. En lui faisant ce qui semble être une confidence, Pierre effleure le bras de Cécile. C'est alors que le "deejay" envoie un irrésistible vieux morceau de rap. Happée par la musique, elle s'éloigne un peu de lui, se penche en arrière en balançant la tête et pointe un doigt ironique sur sa poitrine en chantant "so watcha want". Elle ouvre un sourire en clignant de l'oeil puis elle se laisse porter par le rythme et se lève. Pierre passe le reste de la soirée à essayer de retrouver un moment avec elle. Mais elle continue de danser. Il est tard quand il la voit mettre son manteau. Son visage se crispe et il allume une cigarette. Elle vient l'embrasser pour lui dire au revoir. Il cherche en vain un prétexte pour la retenir un peu, mais on l'attend dans le couloir. Échanges de sourires, de numéros de téléphone et d'espoirs de se revoir. La porte se ferme et c'est comme si Cécile avait tout emmené avec elle. Pierre regarde autour de lui. De la fête, il ne reste que des verres vides, des cendriers pleins, des corps à bout de tabac et d'alcool et son voisin qui dort dans un fauteuil.

Le réveil est difficile. Pierre émerge beaucoup trop tôt pour être en forme. Cinq heures de sommeil ne sont pas

suffisantes pour effacer la vodka-pomme mais les souvenirs l'enveloppent et adoucissent la gueule de bois. L'appartement est un désastre, Pierre reste allongé. Il rassemble les souvenirs de la soirée sans même chercher à se rendormir. Dimanche pointe sa lumière à travers les rideaux tirés, le chat des voisins court sur le plancher du dessus. Pierre paresse à revivre sa rencontre avec Cécile.

Du fond de son lit, les yeux clos, il la regarde danser encore, puis commence à fabriquer l'histoire d'amour que son désir veut rendre possible. Elle lui a donné son numéro mais il se demande sous quel prétexte il va oser l'appeler pour la revoir. Quand ? Aujourd'hui ? Demain ? Trop tard ?

Il se lève et prépare du café, allume la stéréo et se recouche avec une tasse pleine avant d'attraper le cahier qu'il garde au pied du lit. Il commence à relire ce qu'il a écrit, griffonne quelques corrections mais pense surtout aux jolies jambes de Cécile, à ses seins qu'il imagine dans sa bouche. Il enfonce sa tête dans l'oreiller pour l'embrasser.



“J’ai passé bien des nuits à dormir chez eux, dans leur sombre maison à étages dans laquelle l’escalier faisait office de mystère. Jusqu’à quelle marche avais-je le droit d’aller avant de transgresser l’interdiction qui m’avait été faite de monter trop haut ? Interdiction que je grignotais, marche après marche. Un interdit dont je ne me souviens pas vraiment. Pourquoi m’aurait-on expressément défendu de monter à l’étage ? Peut être l’avais-je moi-même inventée afin de

donner plus de piquant à mes maladroitesses ascensions clandestines ou pour ne pas affronter la peur que j'avais de cet escalier sombre.

Je dois avoir trois ans à peine et quand je parle, j'essaie de faire comme les grands parce que ça les fait rire.

Est-ce par caprice que je tiens le goût des livres ?

Un matin, nous avons traversé la petite ville dans leur voiture qui fait un bruit différent, qui a une odeur différente de celle dont j'ai l'habitude. Ce matin, c'est le jour des courses. Je trouve le temps long chez le boucher où l'on parle de la pluie parce qu'il pleut, de la mort de quelqu'un que je ne connais pas. J'attends patiemment qu'il dépose le morceau de papier rose plastifié qui enveloppe la viande sur le comptoir. Car alors, nous serons servis et la conversation du jour sera close. Je me rappelle les portes coulissantes du supermarché, les paniers métalliques qui s'empilent à l'entrée. Je suis seul avec ma grand-mère, mon grand-père ne nous accompagne pas. Peut-être est-il allé au café de la place de l'église, à moins que je n'aie inconsciemment oublié sa présence silencieuse. C'est elle qui parle pour eux.

C'est elle que je suis dans ces rayons trop grands pour moi qui n'ont l'air de ne contenir que des couleurs sans intérêt. Le supermarché est une mosaïque d'ennui. Pourtant, quand nous passons dans le rayon des livres et des albums de coloriage, je ralentis, puis m'arrête. Je regarde fasciné les couvertures. Quand Grand-mère me tire par le bras, je me laisse entraîner en tournant ostensiblement la tête vers les rectangles colorés qui s'éloignent avant d'y revenir dès qu'elle me lâche la main. Ces livres me font envie. J'en prends un et je l'ouvre, tourne les pages, absorbé par une parfaite imitation de la lecture.

Tandis qu'elle finit ses achats, j'explore les livres et j'en choisis un au hasard. Quand elle revient, je prends la pose. Elle me dit qu'elle a terminé et qu'il nous faut partir mais je ne l'entends pas.

– Que fais-tu ? me demande-t-elle.

– Je lis.

Je lis sans savoir. Je fais semblant parce que c'est la meilleure raison qui me vient à l'esprit pour justifier mon attachement à cet album, mon envie de l'avoir, mon envie qu'elle me l'offre.

– Il te plaît ce livre ?

Je ne réponds pas. Je n'ai pas encore décidé. Admettre que oui, c'est m'exposer à la frustration d'en être privé et cela me fait peur.

– C'est parce qu'un de mes copains en a des comme celui-là.

Voilà, c'est dit. Ce n'est pas pour moi, ce n'est pas que je le veuille, c'est juste le hasard, une raison comme une autre. Je le range lentement, et nous nous dirigeons vers les caisses. Mon regard ne quitte pas le livre, je marche en traînant des pieds, la tête tournée vers le rayon. J'ai laissé passer l'occasion.

De retour à la maison, je soupire devant la télévision éteinte. Mes grands-parents m'appellent dans la cuisine et j'ai la surprise de voir le livre posé sur la table. Par quel tour de magie est-il arrivé là, je ne le sais pas, mais à voir leur sourire, c'est comme s'ils pouvaient lire en moi, qu'ils avaient su dès le départ.

C'est ainsi que j'apprends qu'il n'est pas nécessaire d'exprimer ses désirs. Les désirs peuvent être devinés.”



Marc Solesky aime les bars et leur potentiel de rencontre. Debout devant le comptoir, il observe les clients dans le grand miroir. Entre les bouteilles et les verres, il regarde les reflets et leur prête une vie qu'ils n'ont pas. Des secrets connus de lui seul, des envies, des regrets. Rien qu'à voir la manière dont certains

commandent leurs consommations, il peut leur fabriquer une existence. Marc a la tête pleine de la vie des autres.

Il s'attarde sur le vieil homme qui lit son journal en buvant un café. Il pourrait attendre que ses petits-enfants sortent de leur cours de piano pour les emmener manger une crêpe ou encore fuir le silence de l'appartement vide qu'il ne supporte plus depuis la mort de sa femme. Marc hésite un moment devant le choix. Il ne doit pas se précipiter. Le regard qu'il posera sur lui quand il relèvera la tête dépend de sa décision. Aujourd'hui, Marc a envie d'être entouré de gens heureux, le vieil homme se retrouve grand-père sans même le savoir.

C'est à présent le jeune homme assis au fond du café qui l'intrigue. Son image inversée dans le miroir montre son côté sombre. Pour Marc, aucun doute, il attend une mauvaise nouvelle. Est-ce un ami qui a des problèmes ? Sa copine va-t-elle le quitter ? À le voir ainsi fumer nerveusement, Marc se dit qu'il redoute le moment où son attente prendra fin, qu'il souhaiterait presque qu'elle dure encore un peu. Aussi pénible soit-elle, l'attente est ce qui le protège du moment où il faudra faire face à ce qui l'attend. On dirait un candidat avant un examen, qui se laisse envahir par l'angoisse de l'échec. Peut-être a-t-il un entretien d'embauche, la perspective d'un emploi après une longue période de chômage. Difficile de dire ce qui lui donne cet air fermé sur lui-même. Comme à chaque fois qu'il hésite, Marc lève son verre en direction du barman. Celui-ci se dirige lentement vers la pompe. Un jet d'eau frappe le fond du verre.

Une fois servi, il revient vers le jeune homme qui tue le temps en regardant passer les touristes qui descendent la rue. Au milieu de la foule, Marc remarque un homme qui porte un uniforme de scout avec chapeau, chemise de coton, short épais,

grosses chaussettes et chaussures de randonnée. L'homme ne se promène pas, il marche. La tête haute, il traverse la foule sans hésitation. Marc l'imagine à l'hôtel, remplissant son journal de bord et notant ses performances. Aujourd'hui, j'ai réussi à visiter le Louvre en moins de deux heures, Joconde comprise, ce qui m'a laissé le temps d'attaquer la butte Montmartre par la face sud. Progression ralentie par un fort courant contraire de promeneurs qui descendaient les escaliers.

Sa rêverie est interrompue par une jolie jeune femme qui traverse le miroir. De la bouteille de Suze à la caisse enregistreuse, elle laisse un doux parfum dans son sillage. Elle a un rendez-vous galant, se dit-il. Sa démarche est sûre de son charme. Elle se sent prête à se faire aimer. À sa surprise, la jeune fille traverse le bar et rejoint le jeune homme inquiet. À la table d'à côté, il remarque un étudiant qui allume un ordinateur portable. L'étudiant porte une chemise boutonnée et un pull dont le col est en V. Pour Marc, aucun doute, c'est une vie qui a besoin d'aide.

Pierre se lève pour accueillir Cécile. Ils s'embrassent, deux bises sur les joues et s'assoient l'un en face de l'autre.

En la regardant, Pierre est troublé de la voir aussi belle, même s'ils retrouvent très vite la magie de la conversation qu'ils ont eue samedi dernier, lors de son anniversaire. Après quelques demis, il se lève et ose poser la main sur son bras en passant. Une petite victoire qui l'accompagne jusqu'aux toilettes.

Face au miroir au-dessus du lavabo, il s'observe. Est-il assez beau pour sortir avec Cécile ? Comment lui faire comprendre à quel point il a envie de l'embrasser ? Il n'est pas

spécialement timide, mais parfois, il ne sait pas comment s'y prendre.

Au comptoir, quand il règle la note, il se prend à espérer qu'elle va comprendre sa peur et l'aider à arriver jusqu'à elle. Mais elle ne le connaît pas encore assez pour deviner ce qu'il ressent.

Pierre invite Cécile dans un restaurant chaleureux dont il connaît le patron. Les murs sont tapissés de vieux disques et des standards de jazz accompagnent les plats. Le café est offert, le digestif aussi, clin d'oeil du serveur en prime, ce qui l'agace un peu. Comme si la suite était écrite, évidente, quand lui ne sait pas encore ce qui va se passer.

Après le dîner, ils marchent un peu dans les rues de Paris. Quand ils arrivent en bas de son immeuble, Cécile l'invite à monter. Curieusement, ils n'échangent pas un mot dans l'ascenseur. Pierre s'assoit dans le fauteuil, en face du canapé où elle a pris place. Elle propose de fumer un peu d'herbe et Pierre accepte. Tandis qu'elle roule un joint, il parcourt les disques et place Exodus de Bob Marley dans la platine.

Ils écoutent la musique en silence et Pierre commence à se sentir bizarre. Une légère angoisse le prend au ventre. L'herbe est forte et être malade maintenant serait désastreux. Cécile lui demande si ça va. Que peut-il répondre d'autre que oui, tout va bien. Il se reprend un peu et commence à parler. Parler pour évacuer son malaise, pour ne pas penser que n'importe quel mec normal aurait déjà embrassé Cécile. Au détour d'une phrase, il entend Bob Marley chanter "So much things to say" avec ironie.

Cécile se lève pour aller chercher de l'eau. Fumer assèche la gorge. Quand elle lui donne son verre, leurs doigts se touchent sur les accords de "Jammin'" mais la main de Pierre

ne se resserre pas sur la sienne pour l'attirer vers lui. Il boit l'eau avec avidité, repose le verre et la regarde.

Cécile a les yeux clos. La tête penchée en arrière, elle chante doucement les paroles de "Waiting in Vain". Il est tard, presque trop tard pour oser quelque chose. Pierre se sent mal. Il sait qu'il va se maudire pour sa timidité quand il marchera dans les rues vides qui le ramèneront chez lui. Il se lève pour partir, d'une voix éraillée par le stress, il lâche qu'il a passé un très bon moment et qu'il espère la revoir bientôt... Cécile se lève et s'approche de lui.

– J'ai envie que tu restes.



“Je suis assis par terre, sous la table, et je m'ennuie. La maison a cette odeur écœurante du feu de bois sur lequel on cuit tout. J'observe attentivement la vieille dame ouvrir la porte du fourneau pour y jeter une bûchette. La première fois que j'ai remarqué son geste, j'ai entrevu une flamme et depuis, je guette. Le feu est encore nouveau pour moi. Papa et Maman se chauffent au gaz.

Le sol est tout nu, en vieille pierre, sans moquette ni tapis. Les chaises font un drôle de bruit quand on les déplace. L'homme porte des sabots qui débordent de paille. Ces chaussures m'impressionnent, avec leur pointe qui remonte vers le haut. Mais je ne risque rien, l'homme aux pieds tordus au bout était à la guerre avec Grand-père.

Je les entends parler mais ne prête guère attention à ce qu'ils racontent. Leur guerre ne ressemble pas à celle de la télévision.

Pas de combat, ni de coup de fusil. J'aimerais leur demander s'ils ont tué des Allemands mais ils sont trop absorbés par leurs souvenirs. J'aurais dû emmener mes petits soldats de plastique, pour faire ma guerre moi aussi. Je ne remarque pas non plus que ma grand-mère et la femme se taisent. Les verres de vin qui s'entrechoquent contrastent avec le calme des tasses de café. Même la pendule trouve le temps long. L'après-midi s'étire dans cette ferme hors du temps. Si seulement on me laissait jouer dehors, sur la vieille charrue rouillée envahie d'herbes folles, mais il fait trop froid.

– Tu ne t'ennuies pas trop ?

La vieille dame se penche sous la table pour me parler. Je ne sais pas quoi répondre. Je hausse les épaules, intimidé. Elle se dirige vers un vieux buffet dont elle ouvre la porte. C'est tout sombre à l'intérieur.

– Il paraît que tu aimes lire.

Elle me tend un vieux livre qui sent comme ceux de l'église. Je le prends et m'installe contre la porte du buffet. C'est une bible. Je suis un peu déçu. C'est écrit tout petit et à première vue, il n'y a pas d'image. Pourtant, en tournant les pages, je découvre quelques gravures. L'une d'elle représente l'Enfer. On y voit des hommes et des femmes enchaînés menés aux flammes par des démons. Ils sont ici parce qu'ils ont pêché, je le sais du catéchisme mais cela m'est difficile à comprendre. Papa va à la pêche tous les dimanches et nous le rejoignons près de la rivière l'après-midi. Nous ne faisons rien de mal. Serons-nous punis pour cela ? Peut-être que Dieu ne supporte pas que l'on fasse du mal aux poissons ? Mais alors pourquoi suis-je obligé d'en manger le vendredi ? À moins que les mots aient plusieurs sens ?

Je soupire. Être croyant me semble bien compliqué !

Quelques pages plus loin, je trouve des illustrations qui représentent les sept pêchés capitaux que j'ai appris en confession.

Je cherche ce qui arrive aux gourmands parce que c'est celui qui me concerne le plus. Je sais déjà qu'ils seront forcés à manger même s'ils n'ont pas faim. J'ai déjà vu ces images, des hommes attachés, que l'on gave de pâtisseries qu'ils regardent avec horreur. Là encore, il y a des gâteaux à n'en plus finir mais ils sont mal dessinés et ne font guère envie. L'Enfer pour les gourmands, c'est donc manger des gâteaux ratés. Tout ça n'est pas si terrible et ne vaut pas la peine de se priver. Mais dans ce livre, il y a autre chose qui me fait peur. À chaque page, les hommes et les femmes damnés sont nus.

C'est la première fois que je vois des corps nus. Je me sens bizarre, un peu honteux. J'essaie de regarder discrètement pour que personne ne me remarque. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai l'impression de faire quelque chose de mal, que je dois cacher. Pourtant, je n'arrive pas à détacher mon regard de ces images. J'éprouve un mélange d'excitation et de crainte. Dans cette bible, la nudité est une punition. L'Enfer, c'est être nu devant les autres, comme après les matchs de foot quand il faut prendre sa douche.”



La salle de réunion s'endort doucement, bercée par le ronronnement du vidéo-projecteur qui éclaire l'avenir de la société à coups de courbes ascendantes. Tout comme ses collègues, Gérard Ponceau a l'air absorbé par la magie des statistiques qui promettent un monde meilleur, sur lequel les produits qu'il distribue sont appelés à régner. Tout comme celui des autres, cet intérêt n'est qu'une façade. Lui, pense à sa fille qui passe son bac ce matin, aux vacances prochaines dans

la maison familiale. Il faut bien passer le temps en attendant l'annonce des résultats. Gérard sait qu'il a échoué, de peu, à atteindre ses objectifs. Ses 98,7% tenus ne suffiront pas pour qu'il obtienne la prime coquette qui récompense ceux qui passent la ligne d'arrivée. Peu importe qu'il soit venu mourir à deux mètres des drapeaux, qu'il ait malgré tout explosé son record de l'année passée. Les règles sont simples, mais parfois Gérard est mauvais joueur. Alors il boude.

Entre deux croissants, il observe la cérémonie qui se déroule. Le chef de service y joue le prêtre. Cela lui rappelle quand il était enfant de chœur. Les messes étaient beaucoup trop longues pour être supportées d'un seul bloc. Gérard les avait découpées en parties plus tolérables. Cela commençait par l'accueil des fidèles jusqu'au premier chant. Ensuite, les lectures, l'Évangile et la grande incertitude du sermon dont la durée dépendait de l'inspiration du curé. Venait enfin la célébration qui le libérait de l'ennui. Il devenait alors acteur, devant porter l'hostie, le vin, goûté en cachette dans la sacristie, et profiter du plaisir de sonner la cloche, "de faire cela en mémoire de Lui".

Tout est pareil aujourd'hui, du bilan annuel aux remerciements, les dangers qui les guettent, la concurrence, les zones d'ombre et les mauvais bergers qui égarent les brebis à tondre, la remise des bons points et enfin la divulgation de nouveaux objectifs, presque réalisables, auxquels, en bon fidèle, tout le monde s'efforcera de croire. Un chemin de croix pour une prime rédemptrice. Gérard déprime un peu. Il se ressert un café et regarde la table autour de laquelle ses collègues sont rangés comme des apôtres. Il cherche à deviner celui qui embrassera le chef pour lui piquer sa place.

Il remarque un jeune conseiller qu'il ne connaît pas très bien. Ce dernier semble prendre quelques notes mais quelque chose ne colle pas. Il a l'air trop concerné par ce qu'il écrit pour qu'il s'agisse d'une stratégie de conquête ou d'une blague de potache à faire circuler. Il paraît avoir oublié qu'il est en réunion. Gérard attend la pose pour fumer une cigarette en regardant l'heure sur son téléphone portable. Quand le directeur lève les bras, tout le monde sort de la salle.

Quelqu'un a éteint les néons, une faible lumière naturelle filtre à travers les stores métalliques. Entre des tasses et des corbeilles vides, des miettes de croissants, des taches de café, on compte quelques cinq tas de feuilles vierges, quatorze bilans annuels, treize stylos-plume portant le logo de la société, six agendas, dont deux ouverts, et quatre carnets. Un examen approfondi des notes de chacun révèle exactement trente-deux dessins maladroits, cinq listes de courses, deux relevés de statistiques (dont un très pertinent) et la phrase que Pierre a écrite sur son carnet.

La nuit est tombée quand il rentre chez lui. La journée a été longue et l'appartement silencieux le repose des mots inutiles. Pierre s'allonge et croise les mains sur son ventre, respire profondément. Il doit appeler Cécile mais c'est autre chose qui occupe son esprit quand il s'endort.

À son réveil, quarante minutes plus tard, il prépare rapidement un dîner, grignoté sur le coin de la table, un stylo à la main. Des souvenirs viennent. Il y a ceux dont il a l'habitude mais d'autres s'invitent. Des images du passé qu'il avait enfouies. Elles parlent de lui comme de quelqu'un qu'il avait oublié. On a beau faire semblant d'avoir été, on ne peut ignorer d'où vient celui que l'on est devenu.

Il décroche le téléphone, compose les quatre premiers chiffres du numéro de Cécile avant de reposer le combiné. Ce soir, Pierre n'a rien à partager.

“Je suis adulte quand mon grand-père tombe malade. Ma grand-mère pleure dans mes bras. Je ne sais pas encore qu'être là est tout ce que je peux faire. J'essaie de la consoler maladroitement, de la rassurer. C'est la première fois que je la prends dans mes bras et non l'inverse.”



Le soleil descend doucement dans le ciel tandis que l'après-midi défile paresseusement. Allongée sur sa serviette de bain, Martine Renart enfonce ses doigts dans le sable. Elle entend au loin la voix de son mari et le rire de leur fils. Elle se dresse sur ses coudes et regarde la mer. L'enfant joue près du rivage à ne pas se faire attraper par l'océan. Quand la vague se retire, il s'avance le plus près possible de l'eau et attend le dernier moment pour reculer sans se faire mouiller les pieds. Son père le surveille, au cas où il perdrait la partie. Elle se laisse glisser dans un demi-sommeil, bercée par le son lointain du djembé d'un groupe d'adolescents. Quelques gouttes d'eau sur son ventre la réveillent en sursaut. Le petit garçon secoue sa tête juste au-dessus d'elle. Elle se lève et le poursuit tandis qu'il s'éloigne en hurlant d'une fausse terreur. Quand elle le rattrape, elle roule sur le sable avec lui.

Un peu plus tard, ils partagent un goûter dans le calme. La plage leur appartient presque. À part une jeune fille qui somnole sur sa serviette posée contre la dune et deux nageurs, ils sont les seuls à profiter de cette fin de journée. Tout est calme.

Quand la jeune fille se lève, son mari la suit du regard. Elle traverse la plage en courant maladroitement, d'une manière enfantine, pour rejoindre un des nageurs qui sort de l'eau. Martine se laisse charmer par ce corps brun et gracieux, pose la main sur la cuisse de son mari. Celui-ci se tourne vers elle et la serre dans ses bras. L'enfant les rejoint.

En remontant sur la plage, Pierre voit Cécile qui vient vers lui en sautillant comme un cabri. Il ouvre les bras pour l'accueillir. Elle pousse de grands cris quand il la soulève. Son corps est froid et mouillé, il se réchauffe contre elle. Elle se débat un peu, hurle jusqu'à ce que leurs bouches se referment l'une sur l'autre. Lui est heureux, ce week-end à la mer l'éloigne un peu de ses souvenirs.

Ils remontent vers la dune en se tenant la main. Cécile retire son maillot avant de s'étendre sur le ventre, lui garde le sien. Quand elle lui demande une cigarette, Pierre se rend compte qu'il est presque gêné de la regarder. Ce n'est pas de la honte, ni de la pudeur. Ce qui l'obsède, c'est de la désirer à ce point. Il lui est difficile de la voir nue à côté de lui. Il aimerait pouvoir poser la main sur son dos et le caresser sans avoir pour autant envie de faire l'amour avec elle. Que sa libido le laisse vivre un peu !

Cécile s'amuse de le voir mal à l'aise. Elle le taquine, se colle contre lui, l'embrasse, le caresse avant de rire de son excitation qui déforme son short. Pierre se défend, s'excuse presque, ce n'est pas sa faute. Il est désolé, mais elle a commencé en se mettant nue.

– Mais qu'est ce tu crois, moi aussi j'ai envie... T'es vraiment coincé.

Elle se tourne, boude un peu. Lui regarde ailleurs, vexé,

avant de chercher à s'expliquer. Après quelques mots maladroits, il s'allonge contre elle, lui parle de son enfance, de l'histoire qu'il écrit.

“La maison est étrangement animée. La famille, la joie des retrouvailles, comme une fête au cours de laquelle chacun se rappelle les moments marquants du passé. On y parle des jeux d'avant, des bêtises enfantines qui ont déjà été racontées mille fois lors des repas de Noël ou d'anniversaire. De la cabane fabriquée dans le vieil arbre avec des planches volées dans la remise et des vieux clous rouillés.

– La cabane... C'est là que j'ai vu ma première femme nue...

– C'était qui ?

– Je ne sais même plus qui avait ramené ces magazines.

– C'est pour ça que vous ne me laissez jamais y monter, parce que j'étais une fille ?

– Non, c'est parce tu ne l'avais pas construite avec nous...

– Si, j'étais là... C'est moi qui avait trouvé les clous dans la boîte de Nesquick jaune.

Qui dit quoi importe peu. Il y a trop de souvenirs pour une seule cabane, qui n'a duré que le temps d'un été en ce qui me concerne. La cabane de mes cousins plus jeunes n'est déjà plus la mienne. Moi, j'ai été le pionnier dans cet arbre. Je l'ai découvert mais qui s'en souvient et qui s'en soucie ? Pour nous tous, cabane ou pas, il y a eu une première ascension de l'arbre. Et tous gardons un souvenir impérissable de ce moment où nous avons pris possession du monde aérien. À chaque printemps, l'arbre a produit des premières fois...

D'autres histoires suivent, à propos de la maison, des chambres. J'en ai oublié la plupart. Je prends conscience que la maison a existé sans moi, que mes grands-parents ont vécu ici avec d'autres petits-enfants, qu'ils y ont vécu seuls également. Pour retracer cette histoire,

il ne reste que nos souvenirs communs. À travers les anecdotes, les bons mots du passé, j'ai la triste impression que les souvenirs de chacun sont étanches les uns aux autres. Comme si ce que nous avons vécu ensemble n'existait plus. Les verres tintent, nous sommes réunis autour de la table. Mais chacun, de la place qu'il occupe, voit une scène différente. Le seul point qui nous relie, c'est la table et ce moment particulier. Quand il sera passé, il existera de manière différente dans chacune des personnes présentes.

Je sors un instant pour être seul. Le jardin est calme quand je m'assieds sur le rebord d'une allée. Il est petit. Les taches écarlates des tomates, telles des graffitis sur un mur de haricots, ne me touchent pas. Aujourd'hui est un jour sans couleur. Pourtant, petit à petit, je me laisse revivre dans le jardin. Une carriole tirée, une cabane de carton, des jeunes carottes arrachées à la récolte qui croquent sous les dents. Un goût de sucre et de terre. Et cet arbre géant plein de cerises, que j'escalade. Mon premier arbre et des boucles d'oreilles fruitées en guise de trophée... Grimper assez haut pour voir le monde derrière la clôture du fond du jardin.

Au milieu de ces parcelles en friche, je cultive un sentiment d'abandon. Nostalgie de l'enfant que j'étais, qui voyait les couleurs. Elles semblent venir d'un passé que j'avais oublié. Je sais que je l'invoque pour qu'il m'aide à me laisser aller, à pleurer... C'est un bon jour pour pleurer. Pleurer sur moi, qu'on a laissé tout seul dans cette allée, sur le jardin qui est devenu trop petit parce que j'ai grandi. Prier, cracher, souffrir, pour revenir à ce temps béni où le jardin me suffisait...

Seul, parce qu'on ne partage pas la douleur.

La maison est bruyante de monde, la présence silencieuse de Grand-père me manque.

Grand-père est mort et mon enfance n'y survivra pas."



Ce dimanche, ils se promènent dans Paris. Cécile est d'humeur bavarde. Intarissable, elle raconte l'histoire des rues qu'ils traversent. Pierre aime celle des Francs-Bourgeois, ainsi nommés parce que, trop pauvres, ils furent affranchis de l'impôt par le Roi, celle de la place de Grève aussi. Parfois, ils s'embrassent et leurs baisers aveugles les guident vers la place de la Bastille. Ils passent devant l'Opéra, puis devant la Fnac. Pierre s'arrête pour regarder quelques affiches de concerts. Cécile lui tire la main, mais il résiste, absorbé dans la lecture avant de céder à contrecœur. Il lui parle de ce chanteur qu'il adore et dont le nouveau disque vient de sortir.

– Tu veux entrer pour voir s'il y est ?

Pierre n'écoute pas son envie. Il se dit qu'elle préfère marcher au soleil plutôt que s'enfermer dans un magasin. Il veut lui faire plaisir. Le disque, il peut l'acheter plus tard.

Ils reprennent leur balade mais Pierre écoute moins les histoires. Il pense à ce disque qui attend dans les rayons, aux autres qui sont posés à côté. Plus ils s'éloignent du magasin et plus il a envie de flâner au milieu des pochettes, d'en choisir une au hasard pour la regarder, de se perdre parmi des milliers de groupes silencieux qui appellent le regard. Ils retraversent la place des Vosges et prennent le chemin de la place Sainte-Opportune, le Forum des Halles devant lequel ils passent sans s'arrêter. Sur les quais, ils s'arrêtent pour écouter un guitariste qui fait la manche. L'homme chante un vieux titre des Beatles, puis "you can't always get what you want" des Rolling Stones. Cécile fredonne le refrain. Pierre sourit et laisse deux euros dans l'étui de l'instrument.

Le soleil écrase la pyramide du Louvre. Chaussures à la main, ils trempent les pieds dans l'eau des bassins. Il lui parle

avec enthousiasme de la pyramide inversée, que l'on peut voir dans les galeries du Carrousel avant de l'emmener dans le centre commercial. La pyramide descend vers le sol comme un gros diamant planté en terre. Pierre joue les nains de Blanche-Neige découvrant un trésor au fond de leur mine. Cécile le regarde, son rire coloré remplit la galerie. Dans une ronde amoureuse, Pierre lui souffle une douce mélodie dans l'oreille. Elle l'embrasse et, collée à ses bras, à sa voix et son sourire, lui demande le nom de la chanson. Elle le taquine en apprenant qu'il s'agit d'un morceau du fameux chanteur. Pierre argumente, un copain les a vu en showcase le mois dernier et c'était fabuleux, d'ailleurs, elle n'a qu'à écouter pour s'en rendre compte. C'est facile, le Megastore est juste devant eux.

Une bonne heure et demie plus tard, ils sont installés à la terrasse d'un café de la place Colette. En face, la station de métro brille comme un collier de perles. C'est l'un des endroits préférés de Pierre. Tout près des jardins du Palais Royal, des colonnes de Buren qu'il adore voir se transformer en de terrain de jeu pour les enfants. Il aime l'art ludique. Cécile l'écoute en silence, les yeux dans son chocolat. Il peut parler des heures de musique. En enlevant la cellophane, il fume une cigarette, boit son café avant d'ouvrir les boîtiers et de parcourir les livrets. Il se penche pour l'embrasser mais Cécile n'a pas envie.



“La cuisine est vide. Nous sommes assis à la table et une petite boîte est posée entre nous. Grand-Mère se lève pour faire du café tandis que je lui parle de ma vie lointaine, de mon travail à la ville. Elle prépare les tasses, sort un tupperware en plastique qui contient des gâteaux secs. Quand j’étais enfant, les gâteaux avaient le pouvoir de concentrer mon attention. J’attendais avec une impatience gourmande le moment où la porte du placard s’ouvrirait. Certaines visites dominicales peuvent se résumer à cette boîte, qui contenait un trésor de gourmandise capable de me remplir de bonheur. Mais maintenant c’est comme s’il me manquait quelque chose. Je ne suis plus cet enfant et j’attends de cette visite autre chose que des gâteaux, sans pour autant savoir quoi ni comment l’obtenir. Je ne sais pas être adulte devant ma grand-mère. Malgré notre présence, la cuisine semble vide.

Elle sert le café, me propose du sucre, que je laisse fondre dans la tasse, et me parle un peu de sa vie à elle. Elle s’ennuie, cela se voit mais je ne mesure pas à quel point elle se sent seule dans sa maison. J’essaie de la faire parler de ses journées, des amis qu’elle voit, de ce qu’il faudrait qu’elle fasse pour aller mieux, comme si j’avais la moindre idée de ce manque qui la traverse chaque fois qu’elle ouvre un tiroir ou ferme une porte. Nous ne savons pas parler ensemble. Nous évitons les souvenirs, elle pour ne pas souffrir et moi pour ne plus être cet enfant qu’elle aime tant et qui ne me ressemble plus. Cet enfant que j’essaie d’oublier.

Je mange quelques gâteaux secs qui ont le goût du tupperware et des goûters d’avant. Quand j’ai fini mon café, elle se lève pour débarrasser avant de reprendre sa place. Elle me montre la petite boîte et me dit que c’est pour moi, qu’elle me donne la bague de mon grand-père...

– Vous avez les mêmes initiales, toi seul pourras la porter.

Elle n'ajoute rien mais je comprends. Je prends le bijou et la remercie en la serrant dans mes bras. J'ai la bague de mon grand-père parce que j'ai les mêmes initiales que lui. Je regarde longuement les deux lettres gravées sur l'anneau comme si j'attendais qu'elles me disent quelque chose. Mais ce ne sont que des lettres, elles se taisent.

Cette bague que je porte aujourd'hui est la preuve qu'on peut s'aimer sans se le dire."



Pierre a pris place dans le train. Des gens montent dans le wagon, deux, puis trois personnes dépassent le siège libre qui reste à côté de lui. Les portes du wagon se ferment et le paysage qu'il regarde par la fenêtre se met en marche.

Au moment où il commence à se détendre, une femme pose son sac sur le siège libre. Elle dit que c'est sa place en regardant son billet, comme si elle s'excusait de déranger.

Il reprend son livre et son baladeur mp3 en souriant. Elle hisse sa valise, s'assoit et le piège se referme.

Pierre est coincé entre la fenêtre et une inconnue qui ne tarde pas à s'assoupir. En un instant, cette femme endormie cesse d'être un être humain endormi pour devenir un obstacle entre lui et le couloir qui mène aux toilettes du train, pour le cas fort probable où il aurait envie de vomir. Il lui attribue mentalement l'Oscar de la présence la plus oppressante du voyage. Un sourire ironique lui vient aux lèvres. On a tous nos petites phobies...

Le voyage commence. D'abord, Pierre se raisonne. Il n'a jamais vomi dans un train, pourquoi cela devrait-il commencer aujourd'hui ? C'est une vieille histoire, l'envie de vomir et lui se connaissent bien, assez pour savoir comment fonctionne l'autre. Il respire profondément en gonflant le ventre. Avant d'essayer de se détendre les jambes. Assis dans un train, l'exercice est difficile. Et il se rappelle le dîner de la veille, un genre de salade nordique avec crevettes et saumon fumé. Or, s'il y a bien une chose qui est facile à vomir, c'est le saumon, d'ailleurs, rien que le souvenir de l'odeur l'écoeure. L'idée de la nausée fait son chemin et il sent son front qui se refroidit, sa bouche qui s'assèche. La question attend un peu, puis se fraie un chemin vers ses pensées. Doit-il réveiller la voisine pour qu'elle le laisse passer ou doit-il attendre encore un peu pour gagner du temps, afin d'être sûr d'avoir envie de vomir ? Combien de fois peut-il se permettre de la déranger avant qu'elle ne s'agace de ses allers-retours indécis ? À combien d'allers-retours a-t-il raisonnablement droit ? Serait-ce utile de lui dire qu'il est malade en transport ?

Il regarde autour de lui. Comment réussir à être malade dans ce petit endroit sans se faire remarquer. La poubelle minuscule ne lui serait pas d'un grand secours. Il pense un instant au sac plastique qui contient son sandwich au pâté... beurk, surtout ne pas y penser.

Pierre se motive, essaie de rester rationnel. Si le siège d'à côté était vide, rien de tout cela n'arriverait. Oui, sans doute, mais le siège d'à côté est occupé. Un spasme ! Il respire fort, des sueurs froides coulent dans son dos. C'est stupide, un simple accès aux sanitaires, rien de tout cela ne serait écrit. Et si, et si...

Comme à chaque fois, ce n'est pas d'être malade qui le gêne

mais la peur de ce qu'on va penser de lui s'il l'est. Le dégoût qu'il va susciter lui est insupportable. Curieusement, il ne remarque pas que ce qui lui fait horreur, c'est de ne pas être l'image qu'il veut projeter.

Pour se distraire un peu, il branche le lecteur de musique et chante en silence. Le morceau passe sans qu'il ne craque. Une chanson de quatre minutes environ, une bonne chanson. Ce qui, après un bref calcul, lui donne le chiffre suivant : plus que soixante morceaux de longueur standard à fredonner avant d'arriver. Il se frotte le visage et tourne la bague à son doigt. Il la retire, la remet, la retire et la regarde à nouveau, comme si elle avait quelque chose à lui dire.

Il ferme les yeux et pense à Cécile qu'il va retrouver dans quelques heures au bord de la mer, à comment peut-être ils feront l'amour sur le sable. L'aimera-t-elle plus quand elle aura lu son histoire ? Il vient de la terminer et compte la lui donner ce soir. Va-t-elle comprendre ce qu'il essaie de dire à travers ces pages ? Est-il sûr d'avoir lui même compris où le menaient ses souvenirs ?

Au bout de quelques minutes, il se lève et réveille la femme pour attraper son ordinateur portable. Pierre commence à relire l'histoire depuis le début. Il cherche d'ultimes fautes de frappe qui lui aurait échappé. Des mots lui viennent, puis des phrases, et il décide de les suivre sans trop savoir où cela va le mener.

“Un beau dimanche de mai, tu dors encore et je sors acheter des oranges pour le petit-déjeuner. Cela fait déjà quelques semaines que nous sommes ensemble et je suis heureux dans ces allées du marché. Heureux d'avoir une place dans cette matinée ensoleillée. Au milieu des couples conduisant des poussettes, des vieilles dames aux cheveux

argentés qui montrent de leurs doigts gourmands le petit morceau de viande tendre qu'elle vont s'autoriser pour le déjeuner, des femmes colorées qui choisissent des fruits inconnus d'une main experte, je me sens exister. Je suis celui qui prépare le petit-déjeuner pour sa copine. Sur le chemin du retour, je pense au disque que je vais mettre pour adoucir ton réveil. Je choisis celui que j'ai envie que tu aimes et glisse "Fresh", de Sly Stone, dans la platine, dès que je rentre. "In time". Je presse les fruits, prépare le café et pose le tout sur un plateau. "If you want me to stay" et tu es debout dans l'entrée de la cuisine, les yeux gonflés de sommeil, un sourire enfantin aux lèvres. Tu portes un de mes tee-shirts trop grand pour toi avec le nom d'un groupe punk écrit dessus. Je te prends dans mes bras et te serre très fort. Les mains sur la frontière entre le tissu et la peau de tes jambes, je t'embrasse doucement avant de te proposer de te recoucher pour le petit déjeuner au lit. Sly chante "let me have it all" à présent.

J'arrive avec le plateau, je le pose sur le lit. Tu me regardes et, aussi simplement que ça, tu me dis que tu m'aimes. Je t'entends me dire que tu m'aimes et je ne sais pas quoi répondre. "Frisky" se répand dans la pièce, ce disque me semble une horrible intuition. Je peux t'embrasser encore et faire l'amour avec toi, mais je ne suis pas capable de dire "moi aussi".

Les mains sous l'eau qui coule, je me concentre sur la vaisselle pour déguiser mon trouble. Tu m'as dit que tu m'aimais et je n'ai pas répondu. Suis-je capable de te donner autant d'amour que j'en reçois ? Et si non, suis-je assez honnête pour t'en parler ? On peut facilement se remettre en question, mais trouver des réponses...

"Que sera sera (whatever will be, will be)" se termine doucement. Il est temps de changer de musique."



Quand le train arrive en gare, Pierre n'a pas été malade. La dame se lève et lui souhaite une bonne journée. Il va retrouver Cécile. Il descend du wagon, marche sur le quai, mais elle ne l'y attend pas. Les gens vont et viennent, s'embrassent, se serrent dans les bras, des mains prennent des valises. Au milieu de ces retrouvailles, Gary Jules chante "Mad World" rien que pour lui. Il aime être seul dans la foule.

En sortant de la gare, il regarde sa montre. Il a le temps d'aller voir la mer avant de la retrouver dans la maison familiale que ses parents lui prêtent.

Assis sur un banc, au bord de la plage, il regarde les vagues s'échouer sur le rivage. Elles déroulent de gauche à droite comme une mèche de pétard avant leur explosion d'écume. Pierre aime ce son marin. Le soleil lui réchauffe le visage et le ciel est bleu comme le froid qui s'efface petit à petit. Il s'avance lentement vers l'eau d'un pas assuré et inspire profondément l'air iodé. La plage est une délivrance après le voyage et il essaie de ne pas penser à ce qui va se passer quand il aura refermé la barrière du jardin. Après avoir posé son sac dans l'entrée, après l'avoir embrassée, il faudra bien dire quelque chose à Cécile.

C'est drôle, il y a quelques mois, il aurait foncé directement la retrouver, mais aujourd'hui, il a envie de marcher sur la plage, seul, pour profiter de la solitude, pour profiter du temps présent. Ses pas ont laissé des empreintes sur le sable. Il les regarde sans les voir, sans penser au chemin qui l'a mené là où il est.

Il essaie de réfléchir, de trouver un moyen de revenir en arrière et de quitter cette gêne indéfinie qui lui plombe le ventre et le fait rester sur la plage. Il voudrait encore être

cet homme amoureux que la présence de Cécile suffisait à calmer. Qu'elle efface ses peurs, le rende heureux. Mais il ne peut s'empêcher de penser à ce qu'il a écrit dans le train.

Pierre ne sait pas très bien s'il vient de terminer l'histoire ou si elle recommence.

Bains sur Seine
Décembre 2007

CHESNE Emmanuel
1 rue du Bourg Neuf
41100 Vendôme

chesne.emmanuel@gmail.com

N° Dépot SACD : 000215914